

# Notes de lectures de Georges Leroy

## Juillet 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:  
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

### Au bon roman



**Laurence Cossé**

Gallimard, 500 p., 22 €

Des agressions successives, des victimes qui rapportent des faits hallucinants, des témoignages sur la présence de deux individus, et cette phrase « c'est pas du bon roman, hein? pas bon du tout », voilà comment tout débute. Pour Van le libraire parisien, c'est plus qu'un message, c'est une menace. Il avise aussitôt Francesca, son associée, pour porter l'affaire devant un policier érudit et passionné de littérature, Gonzague Heffner.

Tout a commencé avec l'idée d'ouvrir la librairie idéale (mais réaliste), celle où on ne trouverait que les bons romans. « L'important n'est pas que nous ayons tous les bons romans, mais que nous n'ayons que des bons romans ». Van et Francesca ont préféré confier à un comité d'auteurs contemporains, soit huit écrivains qui garderaient leur anonymat

et prendraient un pseudonyme pour toute intervention, d'établir une longue liste de références incontournables. Ainsi naquit « Au Bon Roman » où on ne trouve que des œuvres de grande qualité, voire des chefs-d'œuvre. L'entreprise est belle et honorable, elle connaît un franc succès dans les débuts. Puis, vient l'attaque. Elle est sourde, mesquine et laide. Elle se glisse un peu parmi la clientèle, s'étale beaucoup dans la presse et crée un débat vain. Que sont les bons romans? Francesca et Van ont paré tous les coups, jusqu'à l'agression de trois de leurs grands (é)lecteurs. On ne joue plus dans la même cour. L'ennemi est coriace.

L'auteur signe un excellent roman qui débute comme une enquête littéraire, et se poursuit dans l'amour des livres, dans les pas de deux passionnés emportés dans leur tourbillon de projet fou, avant de sombrer dans la triste réalité. On a compris que la fantaisie policière dissimulait une réflexion économiquement incorrecte sur la commercialisation des biens culturels. Après un démarrage sur les chapeaux de roue, portée par l'exaltation d'une intention louable, l'histoire va effectivement devenir plus profonde, passant de l'angoisse du débutant qui veut bien faire au revers de la médaille et la rançon du succès, révélant au passage les coulisses du monde des libraires et les rouages de la presse, de l'édition etc. Mais

cela reste toujours incroyablement beau, touchant car sincère. Ce livre est aussi un roman d'amours. Ce sentiment est derrière chaque étagère ou pile de livres. Il y a la relation entre Van et la jeune Anis. On trouve aussi la belle amitié entre Van et Francesca, cette femme superbe et mystérieuse. Et enfin, il y a l'amour des livres et de la littérature. Mêlée d'une intrigue policière, cette satire du milieu littéraire est un très bon roman.

### Baltasar Gracián, la civilité ou l'art de vivre en société



**Stephan Vaquero**

PUF, 352 p., 32 €

Qui ne connaît Baltasar Gracián? Son nom résonne comme un synonyme de Machiavel, un écrivain qui aurait donné aux hommes les clés de l'exercice du pouvoir en écrivant *L'Homme de cour*. Ce jésuite espagnol du XVIIe siècle a su saisir en

quelques formules lapidaires les hommes tels qu'ils sont. En dévoilant les ressorts de la réussite, il a consolé ceux qui se désolent de rester obscurs et méconnus. Baltasar Gracián montre en effet que ceux qui ont su gravir les échelons de la gloire le doivent souvent plus à leur habileté manœuvrière qu'à leur talent. Le monde est dominé par les astucieux et non par les grands esprits. Le cours des choses montre, malheureusement, que Gracián a raison.

Le présent essai ne cherche nullement à nous faire la morale. Son éthique est paradoxale: il nous propose une autre «raison d'État». Non pas celle de Machiavel, mais ce qu'il appelle «la raison d'État de soi-même». Ce que dit Gracián avec une finesse baroque qui condamne par avance tout simplisme psychologique, notamment celui de la pensée individualiste et utilitariste, c'est que tout individu est obligé de se comporter comme un État dans la manière d'être à soi et aux autres.

Or cette «raison d'État de soi-même» est très délicate à manier. Il y a les sots, les plus nombreux, qui ne font que se fondre dans les normes communes. Il y a les fous, les plus dangereux, qui pensent qu'on peut ne s'en remettre qu'à soi-même. L'homme de cour s'essayera, lui, à suivre le chemin escarpé de la civilité, c'est-à-dire une voie semée de contradictions qui oblige à suivre les règles du «bon goût» (qui n'est autre que le goût commun) sans renoncer à son tempérament et à ses inclinations personnelles. Un mot résume ce complexe édifice: la prudence. Comme le remarque l'auteur, Gracián fait la transition entre le courtisan à la Castiglione et le courtisan version La Bruyère.

Il nous informe qu'il existe une forme de normativité immanente aux relations entre les individus qui se passe du droit, ou plutôt, comme

disent les juristes anglo-saxons, qui constitue un «système informel de droit». Au plus haut niveau, la société civile forme un univers autorégulé qui échappe aux autres normes. Gracián ne fait qu'informer son lecteur de cette «normativité des manières d'être», comme dit l'auteur, un savoir-vivre en société qui pourra paraître cynique ou hypocrite mais qui, comme par hasard, n'est enseigné nulle part. Au fond, Gracián anticipe, bien avant l'économie classique, l'idée de «composition des intérêts». Mais, pour ce jésuite espagnol fort lettré, ces intérêts ne se réduisent pas à la richesse matérielle dont les futurs économistes feront l'alpha et l'oméga de leur doctrine.

### Le vingt-septième livre



★★★★☆

**Marc-Edouard Nabe**

*Le Dilettante*, 92 p., 10 €

Le destin de la littérature française de ce début de millénaire s'est-il joué autour du local à poubelles d'un anonyme immeuble du XV<sup>ème</sup> arrondissement de Paris? Peut-être... Marc-Édouard Nabe est probablement le meilleur écrivain de sa génération. Tout le monde le pense, personne ne le dit...

Un constat amer est soulevé sous la plume de l'auteur. Houellebecq a réussi quand lui a échoué. On préfère l'ennui, la neurasthénie, la condition déprimante de l'être à celui qui célèbre l'amour fou, la passion du jazz, la sexualité débridée,

mais aussi quelques provocations calculées, nous sermonne l'auteur de *Je suis mort*. «Les mêmes qui t'adulent me font la morale. Même les gauchistes caviardeux te laissent dire ce que tu veux. Tu peux être nazi si ça te chante, du moment que tu 'cartonnes', c'est ça qui a changé en vingt ans... De mon temps, être juste considéré comme non socialiste t'empêchait d'avoir la plus petite visibilité médiatique. Aujourd'hui, on n'attaque plus les gens pour ce qu'ils sont, mais on les encense pour ce qu'ils représentent».

L'écrivain se fait lyrique. L'atrabilaire devient aimant et sa manière, héritée d'Albert Paraz, est le grand art qui manque au temps, le souffle jovial dont l'édition nous prive. L'auteur est, dans la littérature contemporaine, un cas, un cas kafkaïen. Il tente par sa plume de réveiller les moutons un peu plus dociles chaque jour, mais il le fait avec humour le plus souvent, et dérision toujours. Le Dilettante réédite aussi Nuage, un hommage à Django Reinhardt et La Marseillaise, son chant d'amour pour le jazzman Albert Ayler.

### Les ballets roses



★★★★☆

**Benoît Duteurtre**

*Grasset*, 240 p., 17 €

Dans ce récit l'auteur revient sur les fameux «ballets roses» qui avaient fait un scandale au début de la V<sup>ème</sup> république. On ne peut-être qu'impressionné, parfois

choqué, par l'irritabilité avec laquelle les affaires de mœurs se déchaînent dans l'opinion, mêlant faits et fantasmes, excitation collective et réprobation (cf. Outreau). L'auteur, arrière-petits-fils de René Coty et après les Pieds dans l'eau, apprécie ce mélange d'histoire familiale et d'histoire tout court. C'est aussi l'occasion d'évoquer ces années cinquante, à la fois proches et lointaines : une France presque disparue avec ses modes et ses chapeaux, ses voyous et ses honnêtes gens qui pourraient former le décor d'un film en noir et blanc.

Le sujet principal reste évidemment l'affaire : comment un groupe de jeunes filles mineures, recrutées par un pseudo-policier, allait servir aux plaisirs d'une bande de commerçants, d'hommes d'affaires, et surtout du président de l'Assemblée nationale. En février 1959, vingt-trois personnes étaient inculpées d'incitation à la débauche envers de très jeunes filles. Parmi les prévenus figurait André le Troquer, président socialiste de l'Assemblée Nationale. Il fut condamné l'année suivante et l'expression « ballets roses » est entrée dans le langage courant. Sa personnalité est particulièrement intéressante. Parce que son histoire comporte des épisodes plus glorieux, notamment dans la Résistance ; parce qu'il eut toute sa vie l'amour des starlettes, avant qu'un péché de vieillesse ne l'entraîne dans cette chute calamiteuse. Ce feuilleton policier suit plusieurs lignes : historique, politique, psychologique, personnelle. Il reste près des faits, sans extrapoler, mais en tâchant de retrouver la vérité d'un moment perdu. Dans une enquête serrée, l'auteur s'intéresse aux personnages. D'une époque à l'autre, il s'interroge sur la passion suscitée par les affaires de mœurs.

## La Bible et l'Évangile



★★★★☆

**Louis Bouyer**

*Le Cerf, 276 p., 19 €*

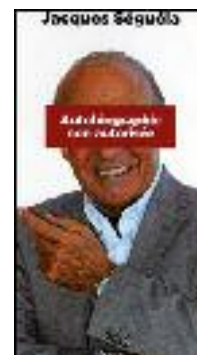
Comprendre la Révélation et le sens de l'Écriture c'est y chercher l'approfondissement de vérités très simples et très riches données dès le principe et qui font l'unité de la Parole divine. L'homme arrive à accéder à cette intelligence proprement religieuse des Écritures, la contemplation de l'Unique et du grand dessein qui s'y déploie.

Fruit de conférences données à l'institut catholique en 1949, ce livre est un ouvrage majeur. À la lumière des grands nœuds interprétatifs qui paralysaient le travail des biblistes, l'assurance et la fraîcheur avec lesquelles l'auteur a affronté, non pas un passage particulier de l'Histoire sainte mais l'ensemble complexe et richissime du dessein biblique, donnent à cet ouvrage tout son relief. Certes, l'auteur ne fait pas œuvre d'exégète, son but a été de rechercher et de mettre en valeur l'unité profonde de la Parole biblique, au profit de la vie spirituelle du chrétien. Fondant cette démarche sur une compétence assurée, il ne se désolidarise jamais des problèmes de l'exégèse critique et reste toujours attentif à l'état de la recherche de l'époque. Après cinquante ans, une actualisation aurait été bienvenue.

À la fois bibliste et théologien, le père Bouyer se manifeste avec cette étude en tant qu'homme spirituel,

convaincu que toute la richesse de grâce que Dieu communique aux hommes par sa Parole doit devenir nourriture pour l'âme, et non seulement pour la raison et le dogme.

## Biographie non autorisée



★★★★☆

**Jacques Séguéla**

*Plon, 280 p., 21 €*

Il est un temps où toute personne un peu connue ou au parcours atypique en vient à rédiger ses Mémoires, de manière plus ou moins honnête, plus ou moins personnelle. Ce qui est toujours très intéressant c'est le temps de formation, la jeunesse, l'adolescence et même les débuts. Ensuite le monde s'empare de la vie et les médias l'exposent à tout va. Jacques Séguéla, symbole de la publicité française, a conduit de nombreuses campagnes notamment politiques en France et dans le monde avec succès. Personne n'a oublié ses interventions dans les campagnes de François Mitterrand, et son slogan « La force tranquille », et celles de nombreux leaders de gauche. Sa vie est un film au casting de rêve. Lazareff, Dalí, Gainsbourg, Tapie, Pompidou, Mitterrand, Jospin, Ockrent, Kouchner, César, tant d'autres encore et en happy end, la rencontre en direct de Carla et Nicolas. Il revient la première rencontre, tout en piques et en séduction du couple présidentiel, lors d'un dîner à son domicile. Ce livre est une autobiographie non autorisée puisque ces personnes célèbres ont été les co-auteurs à leur insu.

## Les chevaliers de l'Apocalypse



★★★★☆

**Jean-Marie Salamito**

*Desclée de Brouwer, 162 p., 12 €*

On se souvient du mauvais choc que représenta la diffusion de la série Corpus Christi, de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur. Les réalisateurs ont récidivé et la dernière série, L'Apocalypse, a été diffusée peu avant Noël sur Arte. Jean-Marie Salamito, spécialiste du christianisme antique, conteste avec vigueur la pertinence d'un tel travail. Car l'apparence scientifique du propos masque un a priori idéologique qui se résume dans une affirmation plusieurs fois répétée: « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue. » Cette citation de l'historien Alfred Loisy (1857-1940) prouverait, selon les réalisateurs, que l'Église s'est montrée plus préoccupée d'asseoir son pouvoir que de précipiter la réalisation du message évangélique. Ainsi Mordillat et Prieur défendaient-ils une thèse résolument antichrétienne, celle de la trahison de Jésus par les siens.

L'ennui, souligne l'auteur, est que la citation est utilisée à contresens par Mordillat et Prieur. Car Loisy affirme au contraire qu'entre le discours de Jésus et l'Église de notre temps, il n'y a pas de rupture, mais simplement le travail du temps, donc des adaptations aux nécessités du moment. Sans l'Église, la prédication du Galiléen aurait sombré dans l'oubli comme celles de tant

d'autres prophètes de la même époque. L'argumentaire télévisuel est ici soumis à une critique qui fait mouche. La méthode d'abord: a-t-on assez remarqué que la quarantaine de savants interrogés répondait à des questions que le spectateur ignore? Seule une voix off conduit l'argumentation. Une question fait-elle débat entre les spécialistes? Aucune discussion entre savants ne vient l'éclairer. En outre on ne peut distinguer le discours des historiens et celui des théologiens ce qui ajoute à la confusion. L'auteur montre et insiste sur les partis pris, anachronismes et erreurs manifestes dont l'ouvrage abonde.

Deux exemples suffiront. La notion chrétienne du martyr s'intègre mal à la vision hostile à l'Église que développent les réalisateurs. Ils entreprennent de la disqualifier en usant d'un vocabulaire péjoratif, allant jusqu'à établir un parallèle entre les martyrs chrétiens et ceux qu'un certain islam politique nomme aussi martyrs. Or un examen superficiel montre que tout oppose la mort subie –quoique acceptée– des chrétiens et le suicide mortifère des militants islamistes. Les deux auteurs refusent aussi de considérer les récits de martyrs comme des témoignages sans valeur historique, alors que l'historien américain Glen Bowersock entre autres a prouvé qu'il s'agissait souvent des minutes mêmes du procès ou de textes rédigés à chaud. En faisant des martyrs chrétiens des « kamikazes » ou des « masochistes », les auteurs passent complètement à côté de la signification historique du phénomène.

De même, le monachisme s'intègre mal au schéma d'ensemble de Mordillat et Prieur. Ces derniers veulent y voir un mouvement d'opposition à l'Église officielle, preuve supplémentaire que, dès l'origine ou presque, certains auraient pris conscience de sa trahison. Personne ne nie qu'il y ait eu parfois de sé-

rieux conflits entre les moines et les évêques, mais réduire le monachisme à une protestation contre la « collaboration » entre l'Église et l'Empire, c'est faire fausse route.

Ce livre se révèle doublement indispensable. D'abord parce qu'il sort le spectateur de l'état quasi hypnotique où le plongent les séries télé. Ensuite parce qu'il n'est pas inutile de rappeler que l'histoire reste une science exigeante, qui obéit à des règles méthodologiques strictes dont nul ne peut s'affranchir. Certes, l'histoire n'appartient pas aux historiens, mais sans eux et leur expertise l'analyse risque de se réduire à l'expression d'une opinion sans fondement scientifique. Dans ces pages rigoureuses et denses, l'auteur exerce au mieux son double devoir d'universitaire, celui de chercheur et d'enseignant.

## La chose écrite



★★★★☆

**Jean Dutourd**

*Flammarion, 570 p., 25 €*

Membre de l'Académie française, aujourd'hui encore l'un de nos plus grands écrivains, Jean Dutourd vient de publier un nouveau livre. Il s'agit d'un recueil de « chroniques littéraires », réunies sous le titre, La chose écrite.

Pour d'aucuns Jean Dutourd est un affreux poujadiste doublé d'un imbécile. Académicien et à l'instar de son ami Marcel Aymé, qu'il considère comme le plus grand romancier du XXème siècle, il règle

ses comptes par écrit. Il le fait en toute innocence, ou presque. Il participe au club des Ronchons. Là il voisina aux côtés d'Alain Paucard et de Pierre Gripari notamment. Mais ses ronchonements ressemblaient trop à des mots d'esprit et son élégance naturelle n'y fût jamais prise en défaut. Car l'élégance n'est pas la moindre des vertus de Jean Dutourd. Dutourd n'a pas de temps à perdre à chercher l'effet; sans doute est-ce pourquoi cela sonne si juste, si vrai en somme, ce qui pourrait être une définition de la beauté. Et il est si drôle! Tel est le secret de sa bonne humeur: l'humour. À le lire, vous ne vous ennuierez jamais. Le fait est assez rare pour devoir être signalé.

L'auteur y évoque entre autre Chesterton, dont il fut l'un des traducteurs. Pour l'auteur «deux choses me frappent dans Chesterton. D'abord sa foi catholique qui était puissante et joyeuse comme celle de Bernanos; ensuite une méthode qu'il emploie constamment et que son ami Belloc appelait le "parallélisme". Cela consiste à démontrer des vérités obscures ou douteuses en les comparant à des vérités claires et incontestables. En fait, c'est la démarche du poète, qui pénètre à l'intérieur des secrets grâce à la métaphore». La conclusion de cette chronique sur Chesterton est à retenir: «Chesterton est un des plus grands écrivains anglais du XXe siècle (il est mort en 1936). Belloc prétend qu'il est mal connu en France parce qu'il n'a jamais été bien traduit, au rebours de Kipling qui lui est très inférieur». Jean Dutourd évoque encore Chesterton à propos d'André Maurois qui se disait marqué par le rire de Chesterton qui «ressemblait à celui des dieux de l'Olympe».

Vers l'âge de huit ans, l'auteur a fait deux découvertes capitales: que les grandes personnes mentaient sans arrêt, mais que les livres réta-

blissaient la vérité. Les grandes personnes, par leurs leçons et leurs punitions, s'acharnent à faire voir le monde tel qu'il n'est pas. Les livres le montrent tel qu'il est, c'est-à-dire comme chacun veut le voir. En outre, ils étaient délicieux car ils mettaient la vérité en musique. La vérité était du Mozart avec Voltaire, du Wagner avec Proust, du Beethoven avec Balzac, du Schubert avec Stendhal. La passion du papier imprimé ne l'a jamais quitté qui lui permet de dire que «L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé».

Ce recueil est un panorama littéraire qui embrasse tous les siècles passés, de Platon à Simenon, en passant par Rutebeuf et le cher Bernanos. Chacun y puisera selon son cœur. Un pur délice.

### Ces chrétiens qu'on assassine



★★★★☆

**René Guitten**

Flammarion, 320 p., 21 €

L'auteur observe l'attitude de l'Occident face aux minorités chrétiennes, dont la situation empire dans de nombreux pays. René Guitten, en homme de dialogue et en esprit ouvert, a toute légitimité pour pousser ce cri de révolte! Le massacre des chrétiens dans le monde s'opère aujourd'hui dans l'indifférence comme s'il pouvait y avoir des victimes de seconde zone! Ac-

teur du dialogue entre les civilisations et les religions, l'auteur a observé lors de voyages à travers le monde les différentes formes de persécutions de chrétiens. Il dénonce le silence qui pèse sur les souffrances endurées par ces chrétiens tout en tentant de comprendre l'origine de ce phénomène.

En Orient, les persécutions croissantes poussent les Chrétiens à fuir les pays où est né le christianisme. Au Maghreb, en Afrique subsaharienne et jusqu'en Extrême-Orient, parce que chrétiens, ils sont contraints au silence et parfois assassinés par centaines. Des églises, des habitations sont saccagées, des cimetières profanés. À nos portes, des fatwas sont édictées, des Chrétiens condamnés. Et ces agressions insoutenables se heurtent au silence de la communauté internationale, oublieuse de ce que «la liberté de pensée, de conscience et de religion» est inscrite dans la Déclaration des droits de l'homme.

Juifs et Musulmans sont aussi persécutés. Mais la reconnaissance de leurs souffrances ne doit pas se faire au prix de la négation de celle des Chrétiens. Y aurait-il de bonnes et de mauvaises victimes? Des victimes dont on doit parler et d'autres qu'il faut passer sous silence? Avec ces pages, l'auteur dresse le «livre noir de la christiophobie», cri de révolte, appel à la mobilisation de tous et leçon de fraternité: qu'il soit juif, chrétien ou musulman, quand un groupe est menacé, c'est le signal que d'autres pourront l'être à leur tour. Taire les douleurs du présent, c'est s'exposer à les banaliser quand elles doivent interpeller l'humanité tout entière. Ce livre nous oblige à rompre avec l'indifférence qui comble d'aise les bourreaux et tue une seconde fois leurs victimes. Un vibrant appel à la mobilisation des consciences.

## Le déclassement



★★★★☆

**Camille Peugny**

Grasset, 200 p., 15 €

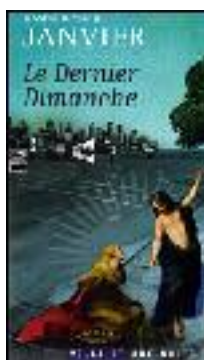
Si l'ascenseur social monte, il peut aussi descendre. Et dans les générations nées après les années 1960, ils sont de plus en plus nombreux à occuper une position moins élevée que celle de leurs parents. Telle est la thèse de ce livre. Le déclassement est avant tout un phénomène social, au sens où l'entendait Durkheim, c'est-à-dire un fait extérieur à l'individu et qui s'impose à lui, s'inscrivant dans une période économique et sociale donnée. L'ouvrage prolonge le travail de Christian Baudelot et Roger Establet qui, dans *Avoir trente ans en 68 et 98*, relevaient déjà la dégradation des perspectives sociales des jeunes générations.

Ces « mobiles descendants » représentent aujourd'hui 25% des 35-39 ans, contre 18% il y a vingt ans. En cause : l'évolution de la structure des emplois qui n'a pas suivi celle des diplômes, marquée par la massification de l'enseignement supérieur. Nombre d'entre eux sont donc victimes d'un double déclassement : scolaire, car ils ont un niveau de formation supérieur à celui requis pour l'emploi qu'ils occupent, et social, car ils n'ont pas maintenu la position de leurs parents, quand bien même ils ont un cursus scolaire plus brillant. La démocratisation scolaire (80% d'une classe d'âge au baccalauréat) n'a fait que déplacer

les inégalités vers d'autres variables (type d'enseignement, choix des filières, université ou grandes écoles).

L'auteur distingue deux grands types de déclassés. Les enfants de cadres, eux-mêmes originaires d'un milieu populaire, « en rébellion » contre cette société qui ne les a pas récompensés de leurs efforts. Et ceux issus d'une lignée de cadres, que leur déclassement pousse dans une attitude de « retrait » de la compétition sociale. Mais tous ont en commun la même expérience de la frustration, qui contribue à influencer leur positionnement politique. L'auteur y décèle un des facteurs explicatifs à la « droitisation » de la société. Ce déclassement est sensible au niveau individuel. Mais au niveau collectif, la fortune des Français a doublé depuis 1980. Et en même temps les inégalités se sont considérablement creusées depuis 30 ans. Un livre accessible et instructif.

## Le Dernier Dimanche



★★★★☆

**Gaspard-Marie Janvier**

Mille et une nuits, 217 p., 15 €

Déroutant au premier abord. Titre à la Sartre, jaquette kitsch pour un livre qui n'a de roman que le nom, auteur peu connu. Mais en se saisissant de l'ouvrage, un journal en réalité, une bonne impression vous prend, tout y est soigné et parfaitement pensé, de la couverture aux exergues et à l'explication du *Noli tangere* du Courrège, jusqu'au

préambule brillant qui emportera la lecture sans coup férir. Les pages font brûler des lignes ardentes et douloureuses que vous ne quitterez plus. Le narrateur du même nom que l'auteur, Gaspard-Marie, s'est engagé pendant un an à participer à la messe du dimanche. Le roman est né de cette assiduité bouleversante, notes intimes d'un converti exigeant, fidélisé par le dimanche.

Tout commence par une faille, la faille sans laquelle la grâce n'aurait pas pu passer : la brisure d'un divorce. Gaspard-Marie est « rendu à lui-même et à la solitude par décision de justice » et au lieu de hanter le centre commercial aux dimanches, il va à la messe. Ainsi la rencontre avec un bon pasteur, le père Joris, est-elle devenue possible, prêtre dont les prêches vont droit au cœur. Bien sûr Jésus est le cœur de la rencontre et les méditations de la Parole de Dieu se suivent profondes signes d'un lien unique avec Dieu, loin de tout prêchi-prêcha. L'auteur attend ce rendez-vous dominical comme une soif plus grande chaque semaine à éteindre. Puis le Père Joris « élargi le temps » avec l'offre de l'heure hebdomadaire de « calme, de recueillement de méditation, de contemplation, heure où [il se] retrouve avec d'autres ni pour commander, ni pour obéir, ni pour acheter, ni pour vendre, ni pour parler, ni pour me taire », heure de « fermentation spirituelle ». Le père Joris, c'est celui par qui « la messe avait cessé de n'être qu'une distraction dominicale subtilement réactionnaire dans la vulgarité avilie de la marchandise ; elle était devenue l'événement dans l'histoire d'une rencontre, un séisme intérieur... » L'envers de l'affaire c'est que les dimanches sans le père Joris sont éprouvants avec « les topos de séminaire sur l'espérance », prononcé par un saint homme sans doute, mais qui « n'appelle pas un chat un chat » et qui ne parle pas du tenta-

teur ni du péché. Particulièrement saisissantes, les notes consignées du 2 septembre qui offrent des assemblées dominicales perverties un tableau hélas bien réel.

Pour l'auteur, l'église est certes un lieu de paix, mais aussi de résistance. Résistance face à une société dévorée par le consumérisme et vidée de toute spiritualité. Il tresse un bel éloge de l'office dominical. « Le dépaysement de la messe, c'est l'échappée à un monde d'idées, de raisonnement, de calculs ». Si ce roman est un hymne au dimanche, la page 4 novembre, laisse pourtant supposer que pour l'auteur le dimanche est quasiment mort. Quel antidote? La poursuite de la sainteté coûte que coûte: « Laissons éclater la sainteté, qu'elle prospère sur les décombres de la richesse indécente de ce monde, les prêtres foisonneront ». Dans un style net, ce livre sans fard et sans concession offre la vérité d'une soif inextinguible et signe un diagnostic lucide de notre monde post-chrétien qui va joyeusement vers l'apostasie.

### Essai sur une colonisation positive



★★★★☆

**Marc Michel**

Perrin, 430 p., 22 €

En 2005, le débat politique sur « le rôle positif de la présence française outre-mer notamment en Afrique du Nord » tourna au pugilat médiatique. L'historien répond ici à la polémique.

Ce livre s'inscrit dans son prolongement, et non dans une polémique stérile. Il s'agit d'un essai de réflexion sur les différents thèmes de la rencontre manquée trop souvent, partielle, partielle, mais toujours complexe, entre les Africains et les Européens, durant presque un siècle, depuis la fin du « commerce honteux » dans le deuxième tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à l'apogée de la domination coloniale, à l'issue de la Première guerre mondiale.

L'auteur s'attaque aux idées reçues, « trop simples » dit-il, et veut insuffler le doute dans nos esprits... Mais il y a comme une malédiction. D'abord, on oublie des faits jadis connus de tout Français: par exemple, que la France et l'Angleterre furent au bord de la guerre pour un endroit perdu du Nil, Fachoda; que des centaines de milliers d'Africains vinrent combattre en Europe; que les Zoulous ont mis fin au rêve bonapartiste en tuant le prince héritier, etc. Ensuite, on multiplie les inepties. On jauge la colonisation à l'aune de ses bienfaits ou de ses méfaits; on prétend que les Africains ne sont pas « entrés dans l'Histoire »; on assimile colonisation et extermination sans réaliser combien le jugement est anachronique et déplacé.

Au-delà du colonialisme derrière lequel se dissimule toujours une intention d'exploitation, même si elle est portée par une sorte de mission civilisatrice, l'auteur a voulu comprendre cette rencontre particulière ou pour reprendre la question d'Henri Brunschwig que Senghor qualifiait de « plus grand historien de l'Afrique noire »: « Où, pourquoi, comment les Blancs et les Noirs ont-ils commencé à vivre ensemble? »

Ancien professeur à l'université de Provence, biographe réputé de Gallieni et spécialiste des études africaines, l'auteur essaie de trier le bon grain de l'ivraie dans l'histoire coloniale. Et son travail se révèle dans le sous-titre, moins accro-

cheur: Affrontements et accommodements en Afrique Noire 1830-1930. Pour sa démonstration, il a en effet choisi l'Afrique subsaharienne de 1830, début des relations entre Africains et Européens, à 1931, acmé du colonialisme triomphant avec l'exposition de Vincennes. L'auteur passe au tamis de sa longue expérience cette lancinante question du « positif » et du « négatif » de la colonisation. Dans un essai passionnant, il remet à l'endroit un siècle et demi d'histoire coloniale.

### France et Prusse, une histoire croisée



★★★★☆

**Philippe Meyer**

Bentziger éditeur, 264 p., 24 €

L'histoire de l'Europe peut sembler compliquée du fait de la relative exigüité du continent et l'intrication géographique des nations. L'Allemagne a une frontière commune avec huit pays et la France avec six. La paix en Europe a été acquise au prix de nombreuses guerres mais il reste maintenant à construire en profondeur et en vérité une Europe unie. Ceci ne peut se faire sans une connaissance historique profonde des moments de succès partagés mais aussi des douloureux moments de chaque pays qui ont eu des conséquences dramatiques.

La France et l'Allemagne sont le pivot de l'Europe continentale. Les liens de ces deux pays ne se tisseront que par une évaluation approfondie de leur passé mutuel. Une

histoire de leur « histoire croisée » doit être comprise pour que les erreurs passées n'entraient plus leur avenir. L'histoire doit donc être pensée d'une nouvelle manière, sans pour autant être réécrite.

Tel est le but de ce livre servi par une écriture simple et accessible. Les relations de la France et de la Prusse y sont analysées. Il ne s'agit plus d'en rester à l'antagonisme apparemment irréductible des deux derniers siècles mais aussi de faire état de tous les points qui ont rapproché ces deux pays. Ils ont été nombreux dans le domaine de la littérature, des arts et des sciences. Ils permettent de concevoir l'existence d'une culture commune (les racines chrétiennes) qui, reconnue et renouvelée, permet d'envisager une entente durable.

### La France au XVII<sup>e</sup> siècle



★★★★☆

**Lucien Bély**

PUF, 864 p., 30 €

Dans cette somme, l'auteur dresse un portrait tout en nuance de la France de Louis XIV.

L'historien souligne que la sacralité royale n'a de sacré que le nom; c'est un argument de cour. En réalité, le roi est surtout le « père du peuple ». Ce n'est pas pour rien que les 5 et 6 octobre 1789, le « peuple » de Paris est venu aimablement le chercher, avec sa famille, à la lueur

des torches et des piques, en affirmant vouloir retrouver « le boulanger, la boulangère et le petit mitron »...

Même mutin, le peuple était resté sensible à une idée que Louis XIV avait toujours défendue (à l'inverse des souverains anglais, par exemple) et qui pouvait servir de justification à son pouvoir absolu. La belle somme que l'historien Lucien Bély consacre au XVII<sup>e</sup> siècle permet de se convaincre du grand essor d'un royaume qui, à la mort d'Henri IV (1610), sort meurtri des guerres de Religion et qui, en une soixantaine d'années, grâce à la main ferme du Pouvoir, va dominer l'Europe. Si le Grand Siècle est bien le siècle classique, c'est aussi parce que son modèle de développement, fondé sur une économie dirigée et équilibrée, domine encore en Occident. Le roi reste maître du royaume, il y crée des manufactures, il protège son commerce (mercantilisme), il défend une agriculture qui reste la principale richesse du royaume.

On se souvient du mot de Sully: « Labourage et pâturage sont les deux mamelles dont la France est alimentée et les vraies mines et trésors du Pérou. » L'idée de libérer les forces économiques ne commencera à faire son apparition en France qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Quesnay, et signera le début de la gloire anglaise. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la France trône dans un monde qui n'est pas encore dominé par les logiques du « doux commerce ». Le mérite de cette synthèse est d'aborder avec une grande maîtrise tous les aspects du siècle. Si l'auteur est surtout un spécialiste de l'histoire diplomatique, il ne néglige pas l'histoire institutionnelle, l'histoire sociale et même l'histoire des mentalités. Ce

livre complet offre un remarquable panorama à l'honnête homme. À chaque grande question, il fait le point sur les avancées des recherches, sans être ennuyeux ou trop académique. Bref, une somme à déguster par chapitres et à conserver dans sa bibliothèque.

### Un homme de cœur n'est jamais seul



★★★★☆

**Philippe Verdin**

Bayard, 72 p., 10 €

Le frère Philippe Verdin, du couvent de l'Annonciation à Paris, s'intéresse dans son dernier opus à l'actualité de la sainteté. Notre monde fabrique tant de héros, de grands hommes, de stars, de champions. Mais de vrais saints, joyeux et provocateurs, inassimilables par le système?

Dans un texte bref et éblouissant, l'auteur nous introduit à la sainteté dans l'Église, d'hier et de toujours. Communauté mystérieuse et originale, dans laquelle l'homme de cœur ne se sent jamais seul. L'auteur propose donc dans son livre une réflexion contemporaine sur la sainteté, son modèle et son détachement. Il aborde le tout à travers de nombreux thèmes actuels: la laïcité, le besoin de modèles, la place de la spiritualité dans la vie moderne, etc. Un livre aussi profond que bien écrit.